

sous le prétexte qu'on préparait ainsi la tâche de l'avenir. L'observateur, s'assimilant par anticipation à la postérité, procédait en économisant au profit de ses successeurs. Il collectionnait, le mot est déjà trop explicite, il ramassait, quitte à renvoyer l'élaboration au lendemain.

L'observation devint par là une sorte d'opération mécanique à laquelle tout homme eût été apte, pourvu qu'il apportât des intentions honnêtes et des organes des sens régulièrement conformés. Les matériaux ayant été rassemblés, rangés par catégories d'organes, on les conservait pour un usage ultérieur. Puis, le jour où il convenait de les utiliser, on les chiffrait au lieu de les classer. Cette comptabilité semblait alors emprunter à la rigidité du chiffre une sorte d'exactitude dont personne au fond n'était dupe.

J'ai déjà montré ailleurs combien cette organisation du travail était défectueuse, comment elle abaissait le niveau de l'observation et surtout de l'observateur, et à quel point elle s'écartait de la méthode suivie par les maîtres en observation; je n'y reviendrai pas.

2^e Une autre propriété de l'observation, et celle-là trouve encore son application par excellence aux êtres vivants, c'est qu'elle ne peut porter que sur des phénomènes en mouvement. Qui a jamais prétendu observer un minéral immobile par nature, si attentive ou si profonde que fût son étude?

L'observateur est de toute nécessité un chercheur expectant; or, on n'attend que les êtres ou les choses qui se déplacent. Il y a là une donnée singulièrement curieuse et sur laquelle personne, à ma connaissance, n'a fixé l'attention.

L'observation est un mode d'étude en rapport si étroit avec la vie que, dès que l'animal a cessé de vivre, elle-même cesse de fonctionner. On n'a jamais dit qu'on observait un cadavre. L'anatomie pathologique a d'autres procédés à son service, mais, si elle compte des savants, elle ne fournit pas matière à des observateurs.

Dans la langue usuelle, charger un homme d'une observation,

c'est lui imposer le devoir de suivre toutes les migrations de l'individu ou de la chose supposée mouvante qu'il a mission de ne pas perdre de vue. Dès que l'objet observable s'arrête, l'observation devient suspensive; elle recueille les souvenirs, en induit de nouvelles combinaisons, elle multiplie les *desiderata*; mais, dans cette œuvre préparatoire, elle se recueille plutôt qu'elle n'agit.

On n'observe en réalité qu'à la condition que l'observateur soit réputé fixe, qu'il dispose d'une certaine somme de temps, et que l'observé s'agite sous son regard. Chacun de ces éléments, qu'il est facile de retrouver par l'analyse, échappe à un examen superficiel. Qu'on réfléchisse un moment à la description analytique de sa propre observation en prenant l'exemple au hasard, et on verra que c'est bien ainsi qu'agit le mécanisme intellectuel.

Lorsque les psychologues du commencement de ce siècle introduisirent l'observation dans les phénomènes dits de conscience, qui se passent dans notre for intérieur, ils indiquèrent en bons termes le double rôle de l'observant et de l'observé: l'homme, dirent-ils, est à la fois acteur et spectateur. Quand l'acteur ne joue plus, le spectacle est clos. On peut reprendre à l'état de souvenir toute l'activité passée, on peut multiplier les associations d'idées, on peut grouper sous des types divers de raisonnement les conceptions acquises; toute cette élaboration intellectuelle ne donne pas la relation de l'acteur et du spectateur et n'a rien de commun avec l'observation.

La dépense d'inventions sans consistance, d'hypothèses ingénieuses, de démonstrations avortées, d'attentes et de déceptions que coûte l'observation excède la prodigalité.

Il est de notion vulgaire que la pathologie fournit à la physiologie une part, précieuse entre toutes, de ses éléments d'étude: la physiologie de l'intelligence n'a pas moins à emprunter à la maladie, et le médecin qui veut se rendre compte du jeu de tous les rouages que l'observation met en œuvre a mieux à faire que de méditer les analyses des philosophes. La pathologie tient à

sa disposition une catégorie de malades dont on pourrait dire qu'ils sont atteints d'une suractivité morbide de l'observation. J'entends parler des hypochondriaques.

Dévorés d'une curiosité inquiète, doués d'une sensibilité physique et morale excessive, aux aguets des moindres incidents de leur santé, qui sonnent pour eux comme autant d'avertissements, exploitant à leur dommage le peu de connaissances dont ils disposent, ardents et infatigables à la recherche, sans pitié pour leur entourage ou pour eux-mêmes, ils observent à dépasser les maîtres et raisonnent en aliénés. C'est en les suivant avec une patience égale à leur curiosité insatiable, en écoutant sans interroger, qu'on voit, dans la sphère étroite où ils s'agitent, combien il en coûte, pour observer, de puissance et de contenance d'esprit, de conceptions éphémères, interrompues et reprises, d'efforts en pure perte, et ce qu'il faut entendre par les collections de qualités flottantes qu'on appelle la sagacité.

Et c'est là ce qu'on se représenterait comme l'équivalent d'une perception qui aurait tout à gagner à être passive !

Puis, lorsque le travail de l'observateur s'est immobilisé dans une constatation écrite, de ces efforts il ne reste qu'une sorte de lettre morte : les résultats bruts n'éveillent chez le lecteur que la curiosité qui s'attache aux faits dont il n'est pas le témoin : on lui rend compte de la pièce.

L'observation écrite exige, pour être profitable, une seconde élaboration. Qui la raconte rassemble des notes à l'usage de sa mémoire personnelle, mais il faudra plus qu'un hasard pour qu'il tombe juste dans le joint de son lecteur. Est-il un de nous qui accorde qu'on apprend à observer les malades par la lecture des observations, et a-t-on jamais osé croire que ce travail ingrat entre tous avait pour récompense un surcroît d'acuité de l'esprit d'observation ?

Toute observation écrite, je ne dirai pas intéressante, mais seulement lisible, doit se transformer en un exposé dogmatique et devenir, non plus un récit, mais une leçon. L'auteur n'étant plus sollicité par le va-et-vient des événements est rentré en lui-

même, il a classé et coordonné ses matériaux, il cesse d'observer pour raisonner et pour conclure. Que les conclusions figurent dans le texte, que le texte représente une pièce à l'appui des conclusions, peu importe. Toujours est-il que celui qui n'a à son service que des observations recueillies à la manière des écoliers doit les consacrer à l'avantage de sa propre instruction sans prétendre intervenir dans l'éducation des autres.

On a dit avec raison que chaque perception des sens impliquait une théorie et une croyance préalables. La loi s'adapte encore plus impérieusement à l'observation. Pour voir, il faut savoir, et pour bien voir il faut croire à ce qu'on sait, déclarant que tel phénomène observé est exceptionnel ou constant, lié ou non à tel ou tel entourage, en un mot théorisant sur le fait et sur ses connexions de coïncidence ou de causalité.

L'école de Louis se persuada et entendit nous persuader le contraire. Mais, éclairée sur le mode d'acquisition, elle ne se rendit pas meilleur compte du mode de transmission des données observables. Il fallait considérer l'observation écrite comme un produit fabriqué, elle n'y vit qu'une matière première. Il lui sembla qu'on bénéficierait autant des observations des autres que des siennes, et peut-être même qu'un jour viendrait où il suffirait de feuilleter incessamment le recueil des faits compendieusement relatés. C'était, en réprochant le caprice, inventer une intelligence humaine de fantaisie et de la même manière que certains gens ont prétendu faire de la médecine sans médecins, instituer une observation sans observateurs.

Le sens de la culture de l'observateur manqua en effet complètement à l'école. Louis et avec lui quelques autres s'imaginèrent, par une illusion fréquente et tout inexpérimentée, qu'ils avaient découvert la raison de leurs qualités natives et qu'ils allaient les transfuser dans leurs élèves. C'est une des grandes erreurs des maîtres en médecine et en bien d'autres sciences, de confondre l'éducation avec l'instruction. En fait d'observateurs, on ne forme pas aisément des élèves autrement que par l'exemple. De tous les enseignements, le plus défectueux serait, à mon

avis, de donner à croire aux étudiants qu'on leur a livré le secret de la réussite infaillible.

3° L'observation exige deux termes : l'observateur, le seul dont j'ai parlé longuement sans dépasser les premières couches de l'étude, et la matière observable.

De ce second point, je n'ai rien à dire ici. L'école de Louis, plus psychologique peut-être qu'elle ne le supposait, entraînée au plus fort du courant de son époque, n'a contribué en rien au perfectionnement des intermédiaires entre l'objet et l'observateur. La découverte des faits nouveaux mis en évidence par la chimie et la physique appliquées la laissèrent assez indifférente. L'exactitude que Louis tenait pour la qualité fondamentale, sinon exclusive, de l'observation, ne fournit guère un levier pour la découverte ; moins on a d'exigences à satisfaire, plus il est aisé d'être complet.

Logicien et grammairien, ennemi de la théorie moins par raison que par nature, passionné à froid, Louis avait à cœur de codifier la médecine et d'empêcher surtout qu'elle ne s'abandonnât aux aventures. Il comprenait d'instinct, comme tous les hommes supérieurs, qu'on n'entraîne les esprits qu'à la condition de se porter aux extrêmes, les gens des moyens termes sont moitié indépendants, moitié indifférents et ne se laissent pas mener.

L'observation, avec les caractères que j'ai indiqués et qui lui appartiennent en propre, est et sera toujours le principal instrument de recherche en médecine. Si j'énonçais une conviction personnelle, elle serait d'une valeur plus que douteuse, mais on s'en rapportera plus sûrement à l'examen sincère de ce qui se passe. Parmi ceux qui nient la puissance durable de l'observation, les habiles s'en servent sans en convenir, et les malhabiles l'emploient sans s'en douter.

L'expérimentation grandit, pleine de promesses comme toutes les méthodes jeunes. Ses partisans exclusifs entrevoient l'époque prochaine où, après avoir dépossédé l'observation, elle régénèrera la médecine. Je ne crois pas pour ma part que ce rêve se

réalise, et si large que soit le domaine qui s'ouvre devant les expérimentateurs, il me paraît possible d'en marquer d'avance la frontière. Les observateurs conserveront assez de terrain pour le cultiver fructueusement et pour garder place au soleil. Observer et expérimenter sont deux procédés logiques, destinés à devenir connexes et non pas à s'exclure, l'un poursuivant la recherche du *pourquoi*, l'autre en quête du *comment*.

Aussi, sans illusion sur la portée de la méthode dont il fut le promoteur, je n'en suis pas moins reconnaissant à Louis d'avoir eu la foi robuste dans l'autorité de l'observation. Ceux qui se trompent comme lui en épuisant leur vie à démontrer qu'ils avaient raison, rendent à la science un double service : ils l'accroissent par des acquisitions de détail, et ils aident à faire découvrir le vrai chemin.

(*Archives générales de médecine*, 1872.)